

ACTUALITÉ

DÉBAT

Faut-il avoir peur du nationalisme russe ?

La Russie se prépare à l'élection présidentielle du 26 mars.

Favori : Vladimir Poutine, qui mène dans le Caucase une guerre applaudie par l'opinion.

Serait-il l'héritier du rêve nationaliste des tsars ?

Jean-François Soulet

Professeur d'histoire contemporaine à l'université de Toulouse-Le Mirail

L'HISTOIRE : Vous venez de publier un livre sur l'histoire de l'impérialisme soviétique en Europe¹. Or la campagne présidentielle russe est marquée par l'expression d'un nationalisme virulent. Si Vladimir Poutine est favori, c'est bien parce qu'il fait la guerre en Tchétchénie. Comment expliquer cette radicalisation ?

JEAN-FRANÇOIS SOULET : En quatre ans, le nationalisme a pris une place centrale dans la vie politique russe. Rien ne le montre mieux que l'attitude vis-à-vis du conflit tchétchène. En juin 1996, pour remporter l'élection présidentielle, Eltsine avait dû arrêter la guerre qu'il avait déclenchée en 1995 dans la petite République caucasienne, et, entre le premier et le second tour, se débarrasser des membres les plus bellicistes de son entourage.

En 1999, il a compris que pour résister aux législatives de décembre et emporter le scrutin présidentiel de mars 2000, il devait gagner la guerre en Tchétchénie et s'appuyer sur un « faucon », Vladimir Poutine, Premier ministre depuis le 17 août 1999. C'est que la plupart des formations politiques trouvent dans l'expression du nationalisme un bon moyen de masquer l'indigence de leurs programmes. Les années passant depuis la chute du communisme, le « mal russe » est devenu un fait criant.

L'H. : A quoi tient-il, ce « mal russe » ?



Si Vladimir Poutine est aujourd'hui favori pour l'élection présidentielle du 26 mars, c'est bien parce qu'il mène la guerre en Tchétchénie. Ci-dessus : le président par intérim au milieu de soldats russes, à Gudermes en janvier 2000 (cl. AFP).

J.-F. S. : Le chaos qui afflige la Russie post-communiste n'est pas seulement d'ordre politique et économique. Il est vécu aussi comme un chaos culturel. Le désordre, la corruption, l'insécurité, le délitement et la balkanisation du pouvoir...

LES SYSTÈMES DE VALEUR SONT BROUILLÉS

Tout s'est ajouté pour bouleverser non seulement les conditions de vie, mais aussi les repères idéologiques, et brouiller les systèmes de valcur. Ces dernières années, cette vertigineuse désagrégation identitaire a connu deux rémissions : lors de la guerre au Kosovo au printemps 1999, lorsqu'il s'est agi de condamner l'intervention occidentale, et lors du conflit tchétchène.

En ces deux occasions, on a vu surgir un élan consensuel rassemblant, à la fois, les défenseurs de la nation russe et les partisans d'un État fort. Est alors apparu ce patriotisme unificateur que Soljénitsyne appelait de ses vœux : « Dans les moments graves de son histoire, écrivait-il en 1998, un pays multinational doit recevoir le soutien enthousiaste de tous ses citoyens. Chaque nationalité doit avoir la conviction que la défense commune des intérêts de l'ensemble de l'État lui est vitalemment indispensable. » Par le biais d'une presse complaisante, se sont diffusées quelques idées forces : retrouver un « honneur perdu », redevenir « une grande puissance », ne pas se laisser « dicter les conditions » par l'Occident ou par des « terroristes » tchétchènes.

C'est par cette brèche que s'est engouffré Poutine, per-

mettant ainsi à son parti, Unité, de faire un beau score aux législatives du 19 décembre 1999 et de s'affirmer comme le dauphin d'Eltsine. En faisant fleurir la tombe de Youri Andropov, ancien président du KGB et ancien secrétaire général du PC, et celle d'Andrei Sakharov, Poutine cherche à donner de lui une double image : celle d'un homme à la fois fidèle à un passé d'ordre et attaché aux droits de l'homme.

LA DÉSAGRÉGATION BRUTALE DE L'EMPIRE A TRAUMATISÉ LES RUSSES

L'H. : Ce nationalisme est donc d'abord la conséquence du vide idéologique laissé par l'effondrement de l'Union soviétique ?

J.-F. S. : Il est la résultante de plusieurs frustrations. Les unes, inavouées, dues à l'émancipation des satellites de l'Europe de l'Est à l'automne 1989². D'autres, avouées, suscitées par l'indépendance des Républiques de l'ex-URSS, et notamment celle des pays Baltes (Lituanie, Estonie, Lettonie) proclamée dès le printemps 1990, qui a déclenché le processus d'implosion. Cette désintégration brutale de l'empire stalinien a engendré un « syndrome de dépècement » qui explique l'acharnement à combattre la sécession tchétchène.

S'y ajoutent des frustrations de la période post-communiste. Les premières années, l'opinion, culpabilisée par les

NOTES

1. Jean-François Soulet, *L'Empire stalinien*.

2. Cf. Ewa Kullesza-Mietkowski, « Les derniers jours des démocraties populaires », *L'Histoire* n° 236, pp. 54-61.